

BULLETIN

DE

*l'Académie Royale  
de Langue et de Littérature  
Françaises*



BRUXELLES  
PALAIS DES ACADÉMIES

Bulletin  
de  
l'Académie Royale  
de  
Langue et de Littérature Françaises

1970

BULLETIN  
DE  
*l'Académie Royale*  
*de Langue et de Littérature*  
*Françaises*



BRUXELLES  
PALAIS DES ACADÉMIES

## SOMMAIRE

<b>Benjamin Mather Woodbridge</b> .....	5
<b>Une secte littéraire : les anti-Waterloo</b> ( <i>Communication de M. Marcel Thiry, à la séance mensuelle du 14 février 1970</i> )	8
<b>Variations pour les deux mains</b> ( <i>Communication de M. Carlo Bronne, à la séance mensuelle du 14 mars 1970</i> ).....	22
 <b>CHRONIQUE</b>	
<b>Séances mensuelles de l'Académie</b> .....	35
<b>Hors de Belgique</b> .....	37

## Benjamin Mather Woodbridge

*Élu parmi nous comme membre étranger de la section de littérature, le 18 octobre 1946, pour succéder à Eugenio de Castro, M.B.M. Woodbridge avait été tenu à l'écart de nos travaux par l'éloignement et par la maladie. L'Académie n'en recevait pas moins de lui des témoignages réguliers d'une collaborante amitié jusqu'au moment où sa santé s'est plus profondément altérée. A la Tribune radiophonique de l'Académie, M. Gustave Vanwelkenhuyzen a fait part dans les termes suivants du deuil qui atteint notre Compagnie.*

La nouvelle récente de la mort, en décembre dernier, du professeur Benjamin Mather Woodbridge a ému ses amis de Belgique. Ils sont quelques uns qui se souviennent de lui et sont, en dépit des années, demeurés fidèles à l'amitié qu'il leur avait inspirée.

Faut-il rappeler que B. M. Woodbridge, qui enseigna au Reed College, de Portland, en Oregon, est l'auteur d'un curieux et fort intéressant ouvrage sur *le Roman belge contemporain*. Il est aussi le fondateur, dans la même école, d'une importante bibliothèque belge, nommée Woodbridge Collection. Voilà, il me paraît, des titres qui lui donnent largement droit à notre reconnaissance et, par ailleurs, justifient son élection, en 1946, à l'Académie royale de langue et de littérature françaises en qualité de membre étranger de la section littéraire.

Woodbridge naquit en 1884 à Williamstown, au pied du mont Greylock, dans le Massachusetts. Après avoir conquis tous ses grades de philologue à la célèbre université de Harvard, où il lui fut donné d'assister aux leçons de l'éminent maître français Gustave Lanson, il fit ses premières armes de professeur de langues romanes dans diverses universités américaines pour se fixer enfin au Reed College, où il enseigna de 1922 à 1954.

Deux voyages en Europe lui permirent de prendre contact avec les hommes et la civilisation de notre vieux continent.

La première fois il visite l'Espagne et la France; la seconde, grâce à une bourse de la Belgian American Educational Foundation, il séjourne tout un an en Belgique. Du second de ces voyages il devait ramener un livre, fruit de ses patientes recherches sur les écrivains français de notre pays.

Ce *Roman belge contemporain* parut à Bruxelles, en 1930, aux éditions de la Renaissance du livre. Il groupe cinq études, toutes consacrées à des romanciers flamands de langue française : Charles De Coster, Camille Lemonnier, Georges Eekhoud, Eugène Demolder et Georges Virrès. Seul ce dernier était encore en vie à l'heure où paraissait le livre.

Sur la peine qu'a pu coûter au critique américain l'élaboration de cet ouvrage de plus de deux cents pages, sur le soin et la conscience qui le guidèrent dans son enquête, sur l'heureux résultat final de tant d'efforts, voici ce que dit son préfacier, le maître Maurice Wilmotte : « Ce livre a demandé, on le conçoit, une longue préparation et je suis plein d'admiration pour l'effort de vaillance qu'il suppose chez son auteur. M. Woodbridge a lu plus de cent volumes, écrits dans une langue étrangère ; il s'est, en outre, inquiété de tout ce qui a été dit et écrit sur des auteurs abondants et d'une langue souvent difficile.

« La digestion lente et parfois laborieuse d'une matière ample et pondéreuse s'est faite peu à peu dans son subconscient. Elle lui a permis de transformer cette matière en quelque chose de très clair, de très ordonné, de très vivant aussi. »

De très vivant, certes, et encore de précis et de fort juste, comme le déclare ensuite le maître liégeois, qui pourtant passait pour juger sévèrement. Ce qui fait en plus l'originalité de ces pages, et leur intérêt, c'est que nos écrivains y sont jugés, non plus par les leurs, ou par des Français, proches d'eux, mais par un Anglo-saxon, dont l'esprit, l'humeur et le goût sont, on le conçoit, très différents. Le critique, s'il n'y voit pas nécessairement plus clair, voit autrement, considère les œuvres sous un angle nouveau : des reliefs apparaissent, des contours se dessinent, que nous n'avions pas soupçonnés.

Mais les auteurs wallons, demandera-t-on, M. Woodbridge les avait donc oubliés ? Nullement. Il méditait d'écrire un second ouvrage qui leur aurait été consacré. En attendant, il avait

publié dans diverses revues, belges ou américaines, de pénétrantes monographies sur Octave Pirmez, Hubert Krains, Hubert Stiernet, Edmond Glesener, Jean Tousseul, d'autres encore. Ces pages éparses, d'un jugement solide, nous rendaient impatients du recueil qu'il nous avait promis. Le manque de loisirs d'abord, puis l'ophtalmie dont il n'a pas cessé de souffrir, l'ont empêché de réaliser ce projet longuement caressé.

Mais — nous l'avons dit — là ne s'est pas borné l'activité de B. M. Woodbridge en faveur des lettres françaises de Belgique. L'admiration qu'il avait pour elles, son souci de la faire partager par ses compatriotes, le désir aussi de susciter parmi ses élèves la curiosité de lire et d'étudier ces écrivains devaient lui suggérer un beau autant qu'audacieux projet : celui de créer à Reed College une importante bibliothèque d'œuvres littéraires belges. Dès 1937 l'idée prit corps et la *Bibliotheca Belgica* fut constituée. Des dons divers formèrent le premier fonds. M. Woodbridge lui-même — admirons ce désintéressement — offrit un ensemble de quatre cents volumes dédicacés, pris dans sa bibliothèque personnelle. La Woodbridge Collection s'accrut ensuite des mémoires offerts par notre Académie et des volumes que lui firent parvenir la Fondation universitaire de Bruxelles et nos musées d'art et d'histoire. La Hoover War Library expédia à Portland les doubles de ses collections.

Ainsi, dès les débuts, l'institution prenait une réelle importance : des œuvres nombreuses d'écrivains belges, morts ou vivants, étaient mises à la disposition d'un jeune public désireux de s'initier aux lettres de notre lointain pays.

Les relations épistolaires qui se poursuivirent entre notre confrère américain et un certain nombre d'entre nous ont pu le convaincre des sentiments d'estime et de sympathie qu'il avait su nous inspirer. Maître enthousiaste et historien attentif de notre littérature, sans doute était-il en droit de considérer les rapports qu'il avait établis entre sa patrie et la nôtre comme l'un de ces mille liens qui, dans un monde pacifié, aideront un jour à sceller l'entente des nations. Tel était en tout cas — il me l'a confié plus d'une fois — son souhait le plus cher.

## Une secte littéraire : les anti-Waterloo

Communication de M. Marcel THIRY,  
à la séance du 14 février 1970

Cette communication aurait eu l'excuse d'une certaine actualité si elle était venue quelques mois plus tôt, pendant l'année du deuxième centenaire de Napoléon. Mais il y a toujours quelque profit — un peu pillard — à prendre la parole le dernier dans pareilles longues cérémonies de commémoration, qui se perpétuent des mois durant et où peu à peu, par des contributions du souvenir, par des révélations de points de vue nouveaux, par des considérations d'histoire ou de critique, s'élève un monument. J'oserai m'emparer, pour en faire le point de départ des propos que je vous apporte, de quelques lignes récemment publiées et que vous allez certainement accueillir avec une double faveur, parce qu'elles font partie d'un article très brillant et parce qu'elles sont signées de la princesse Bibesco ; ce nous sera l'occasion d'adresser, au seuil de cette séance, notre pensée d'affection respectueuse et d'admiration à notre chère et éminente collègue. C'est dans le numéro de janvier de la *Revue de Paris* que la princesse Bibesco vient de faire paraître un long morceau de bravoure sur « Napoléon vu par l'Europe » et sur ces conquêtes en profondeur que le génie napoléonien a faites dans l'esprit des peuples, notamment en Angleterre, et qui sont indéracinables. Les témoignages prestigieux que l'auteur de *Catherine Paris* a recueillis dans la tradition et dans le monde cosmopolite actuel sur le culte indestructible de l'Empereur en viennent comme fatalement à un tournant où je les attendais, c'est celui où se prononce le grand *si*, où se lève la grande hypothèse qui refaçonne l'his-

toire : « Si l'Empereur était mort dans son lit, aux Tuileries », écrit Marthe Bibesco, « s'il n'avait pas été trahi par ses douze maréchaux, par ses ministres Talleyrand et Fouché, trahi par les siens... »

Encore ce *si-là*, qui abolit Sainte-Hélène, laisse-t-il mourir Napoléon. Pourtant Napoléon pouvait-il mourir ? C'est une de nos croyances naturelles que les héros échappent au sort mortel. Les Grecs dérogent en faveur d'Achille à la loi qui fait descendre les morts aux Enfers, et leur fable transporte dans une île l'ombre du guerrier tué, une ombre demeurée si bien vivante qu'elle y rencontre Hélène de Sparte, l'épouse et lui fait un fils : *Ich das Idol ihm dem Idol verband ich mich*, dira l'Hélène de Goethe. Frédéric Barberousse ne s'est pas noyé dans le Cydnus : il continue à vivre dans les hauteurs de la tradition allemande et jusque dans *Les Burgraves*. Les martyrs touchants partagent avec les chefs illustres ce bénéfice d'une espèce de protestation élevée par la postérité contre leur trépas, protestation dont profiteront les impostures : c'est Louis XVII, c'est la jeune grande-duchesse Anastasie. Quelquefois des personnages historiques sont à la fois héros et martyrs, et n'en prêtent que mieux, comme Jeanne d'Arc, à faire imaginer des substitutions qui vont pendant longtemps susciter de fausses Jeanne. De même Napoléon appelle un obscur refus, populaire et poétique, d'admettre qu'il ait pu être vaincu par le destin commun, qu'il ait pu mourir. *L'empereur à cheval passera sur nos corps*, chantent les Deux Grenadiers de Heine. Un de nos bons écrivains, Théo Fleischmann, qui a voué tout son talent et toute une savante patience à la connaissance et à la restitution de l'épopée napoléonienne et surtout de ses épisodes suprêmes, nous a raconté dans un livre étayé par des documents sur d'authentiques projets d'évasion, mais dont la beauté tient surtout à une mélancolie secrète, comment l'Empereur se serait enfui de Sainte-Hélène pour aller finir pauvrement aux États-Unis une vie cachée. Et au premier chapitre de son admirable *Madame Orpha* Marie Gevers montre une petite fille flamande qui interroge le sens mystérieux d'une inscription gravée sur le cadran de la vieille horloge : *Weest getrouw den Orion*, soyez fidèles à Orion. En explication de l'énigme Marie Gevers m'a appris qu'il y aurait eu en Flandre une société

secrète de bonapartistes qui continuaient après 1821 à croire en l'Empereur et en son retour, l'Empereur que dans le langage ésotérique de la secte on appelait du nom de cet autre géant fabuleux, Orion.

Or, le dernier grand épisode de la vie de Napoléon avant celui de Sainte-Hélène, l'épisode de Waterloo, a été lui-même héroïsé et personnalisé ; il a donné lieu à la même réaction, au même refus de l'accompli, qui veut nier que les héros aient pu mourir ; cette négation de la défaite, comme il y a eu négation de la mort pour Achille, pour Jeanne d'Arc, pour Napoléon, a préoccupé des écrivains très divers et apparaît dans des passages de leur œuvre, cependant que quelques-uns lui ont consacré des ouvrages tout entiers. Le dessein commun de ces ouvrages, c'est de refaire dans cette autre réalité qu'est la création littéraire un Waterloo où le sort soit renversé, de nous donner un Waterloo qui soit une victoire française, et de supputer les conséquences qu'aurait eues cette victoire décisive de Napoléon.

En logique, le phénomène ne devrait pas être exceptionnel dans l'histoire de la littérature. Il pourrait paraître naturel, il pourrait sembler qu'il dût être habituel qu'après une grande défaite la littérature, ou en tout cas la littérature nationale du vaincu, essayât de réparer fictivement l'irréparable et de remplacer l'événement mauvais installé dans le domaine du réel en en construisant un autre dans le domaine de l'imaginaire. Cela ne ferait que porter à l'échelle des grands conflits collectifs un réflexe bien connu dans la vie individuelle: l'étudiant qui a mal répondu, le joueur qui a mal joué, le politique ou l'homme d'affaires qui ont mal spéculé ne cessent, pendant un délai plus ou moins long après leur échec, de « rejouer le coup » mentalement, de recommencer en esprit la réponse aux questions du sphynx. Cet « esprit de l'escalier » pourrait être une espèce de réfection illusoire par laquelle il semble que les écrivains d'histoire eux-mêmes auraient dû être fréquemment tentés.

Et cependant on constate que cette refonte imaginaire de l'événement par la littérature est peu fréquente. Je ne me pose pas du tout en spécialiste de la question, mais simplement je voudrais vous interroger comme je m'interroge moi-même : connaissons-nous des auteurs qui aient joué, comme l'ont fait

pour Waterloo ceux que je vous propose d'évoquer rapidement, à refaire Sedan, l'un ou l'autre Sedan, celui de 1870 et celui de 1940 ? A refaire Trafalgar, à refaire pour les Romains la bataille de Cannes, pour les Prussiens la bataille d'Iéna ? Même la légende une fois établie reste intangible, elle ne provoque pas la tentative de la recommencer à l'envers : dans le long flot de littérature issu du conflit fabuleux des Grecs et des Troyens et qui s'étend jusqu'au roman du moyen âge, y a-t-il des révolutionnaires qui fassent revenir dans les bras d'Andromaque un Hector victorieux, qui finalement incendie la flotte argienne et qui sauvent la ville de Priam ? Dans Giraudoux lui-même la guerre de Troie finit par avoir lieu, et tout indique qu'elle sera ce qu'on nous a raconté...

On peut bien trouver des écrits où la partie d'échecs avec le destin est ainsi rejouée, mais ce sont des textes de critique, ou bien d'apologie, militaire. Dumouriez, dans ses mémoires, suppose changée à son désavantage la journée de Valmy, mais c'est pour démontrer qu'il n'aurait pu finalement être battu même si les coalisés ne l'avaient pas suivi dans son audacieuse manœuvre de combattre à front renversé et s'ils avaient poursuivi leur marche au sud sans s'occuper de lui, qui s'était campé sur le flanc de leur avance éventuelle : c'est donc pour se laver du reproche de témérité dans cette manœuvre qui tourna bien. Des officiers de l'état-major allemand ont gagné après coup la bataille de la Marne en escomptant ce qui se serait passé si le fameux lieutenant-colonel Hentsch, envoyé en mission par le grand-quartier général pour rétablir la liaison avec les 1<sup>ère</sup> et 2<sup>me</sup> armées et coordonner les manœuvres stratégiques sur tout le front, n'avait pas pris sur lui d'ordonner la retraite de ces armées de flèche. Mais c'est là du *Kriegspiel*, et de la plaidoirie de chefs de guerre. Ce n'est pas de même nature que cette fiction littéraire de réparation dont je voudrais vous entretenir en ce qu'elle s'est tout spécialement, à ma connaissance, attachée à refaire Waterloo. De cette littérature je vous présenterai principalement trois exemples, et puis nous pourrons nous demander ensemble pourquoi c'est Waterloo qui parmi les innombrables grands faits historiques détient ce privilège d'exciter le désir littéraire de la réfection, le besoin de fabuler un cours de l'histoire qui à partir

du 18 juin 1815 soit dévié de la ligne que nous connaissons à celle-ci.

Ces exercices qui s'attachent à modifier le passé tel que nous le connaissons, on les a appelés des *uchronies*, c'est-à-dire des négations du temps, du temps accompli. La première qualité requise de l'*uchronie* doit être de se présenter comme croyable ; elle ne peut pas être autre chose qu'un paradoxe, bien entendu, mais il faut que ce paradoxe revête des apparences logiques aussi parfaites que possible.

C'est bien une pareille armature de solidité logique qui manque totalement à la première en date parmi les *uchronies* sur Waterloo. Celle-ci ne tente d'ailleurs pas, à vrai dire, de refaçonner Waterloo, elle l'abolit. Car elle place la bifurcation imaginaire de l'histoire, le moment où dans le récit l'histoire de l'humanité prend un autre chemin que celui où nous la fréquentons, non pas à une heure quelconque de la journée du 18 juin 1815, mais trois ans plus tôt, dès le début de la campagne de 1812. Napoléon sera vainqueur en Russie, et ainsi il n'y aura jamais de Waterloo, car après la Russie ce sera le tour de l'Angleterre d'être envahie et conquise. C'est après la prise de Moscou — et après avoir gracié le gouverneur incendiaire Rostopchine tombé entre ses mains — que l'Empereur, sans perdre un seul jour, au lieu de s'attarder, puis de battre en retraite, marche illico sur Saint-Pétersbourg, écrase l'armée russe à Novgorod, fait prisonnier le tsar Alexandre et conclut la paix avec lui dans sa capitale. Ensuite tous les anciens projets sont exécutés l'un après l'autre, non seulement le débarquement en Angleterre, mais la destruction de l'empire turc, dont les armées sont anéanties sous Jérusalem. Et puis on aborde d'autres conquêtes qui n'avaient même jamais été rêvées. La Chine est abattue sans que cela prenne bien longtemps. Mais le plus beau est la soumission de toute l'Afrique en deux ans, de 1825 à 1827, par cinq expéditions concentriques qui partent respectivement du Cap, du Zambèze, de l'Abyssinie, du Sénégal et du Congo, sous le commandement en chef de ce pauvre roi Louis, qui aura dû bien s'étonner d'être capable de si grandes choses. Il reste bien les deux Amériques. (Il reste aussi l'Océanie, direz-vous ; légère distraction, à cette partie du monde notre auteur n'a pas pensé.) Mais comme

tous les États américains connaissent depuis quinze ans toutes sortes de difficultés économiques et politiques, ils s'assemblent en congrès à Panama et décident unanimement, « dans un enthousiasme sans discussion », de remettre leurs Constitutions et leurs destinées dans les mains de l'Empereur. Celui-ci est sacré monarque universel à Paris le 15 août 1828.

Cette rêverie enfantine connut un très grand succès populaire ; c'est uniquement ce qui mérite d'en être retenu, mais la leçon est importante. Par la faveur avec laquelle il fut accueilli plus encore que par sa conception, l'ouvrage atteste l'instinct qui poussa l'écrivain et ses innombrables lecteurs à résister, par l'illusion littéraire, à l'idée de la ruine de Napoléon. L'auteur, Louis-Napoléon Geoffroy, juge au tribunal de Paris, était fils d'un officier du génie qui s'était distingué pendant la campagne d'Égypte, et neveu du naturaliste Geoffroy Saint-Hilaire. Son livre parut en 1837, chez Delloye, à Paris, sous le titre : *Napoléon apocryphe, histoire de la conquête du monde*. Réédité en 1841, il fut largement répandu à partir de 1851 par une publication périodique à bon marché, *Les Veillées populaires*. Sa monumentale naïveté est quelquefois traversée par une mince intention d'humour, comme en ce chapitre où se trouve relatée une invraisemblable légende, due à « un romancier coupable », qui se serait acharné à faire recevoir une version suivant laquelle Napoléon aurait perdu dans les neiges de Russie presque toute sa Grande Armée et aurait finalement été écrasé à Waterloo pour aller mourir captif à Sainte-Hélène.

Chose significative, ce n'est pas seulement en France que les esprits ont été tentés de remettre en question la chute de l'Empereur. Bien entendu, suivant les tendances philosophiques, suivant les époques et suivant leur nationalité, les auteurs développent des conséquences différentes de ce postulat commun : Waterloo victoire française. En juillet 1907, la *Westminster Gazette* mit au concours ce sujet : *If Napoleon had won the battle of Waterloo*, ce qui indique évidemment combien ce grand journal connaissait l'intérêt de son public pour le jeu intellectuel de refaire la bataille — et aussi le plus ou moins de survivance dans ce public de la vieille ferveur byronienne pour Napoléon. Le

lauréat fut un jeune historien qui devait devenir un maître éminent en cette discipline, George Macaulay Trevelyan.

Dans l'hypothèse de Trevelyan, un autre Napoléon est né en l'Empereur après sa victoire de Mont-Saint-Jean sur Wellington : le Napoléon de la paix. Il a entendu les ovations de ses soldats quand il les a passés en revue après la bataille ; elles ne s'adressaient pas à lui, mais à la paix. « Nous devenons vieux », dit-il au mameluk de garde à sa porte en rentrant de cette parade. « Les Francs sont fatigués de la guerre, et nous ne pouvons tout de même pas partir en campagne à nous deux. » Metternich lui a fait représenter qu'après 1813 et le soulèvement du sentiment national en Prusse tout rêve de domination au-delà du Rhin devait être abandonné. La paix qu'il dicte à Wellington, en l'hôtel de ville de Bruxelles, le 26 juin 1815, est donc une paix généreuse et durable, qui rend sa liberté à l'armée anglaise entièrement capturée. L'Europe s'installe dans la paix, la France établie avec une relative modération sur la frontière du Rhin. Toutefois les nations restent en armes ; l'Empereur, que Trevelyan nous montre déclinant, continue à jouer avec ses coûteux jouets, l'armée et la flotte. En face de lui, l'Angleterre se raidit dans la paix armée et en même temps dans le conservatisme. Les concessions qui en cas de victoire sur la France auraient pu être faites aux catholiques d'Irlande n'ont pas lieu. La situation du pays s'aggrave, car, malgré la fin du blocus, les conceptions militaires de Napoléon en matière économique maintiennent les plus hauts tarifs douaniers. Le mécontentement grandit. On voit s'amenuiser, puis disparaître le parti whig, au profit d'un nouveau parti radical. En 1825 éclate une révolte qui est féroce ment réprimée ; son chef, lord Byron, est exécuté. L'Angleterre est placée entre la tyrannie et l'obscurantisme d'une part, et d'autre part la révolution.

En France, l'histoire suit la même courbe. La décrépitude de l'empereur ne lui permet plus de contrôler la belle machine administrative qu'il avait créée ; le régime retombe dans les errements des derniers Bourbons. Le mouvement romantique irrite le pouvoir ; la police brise les bustes de Byron ; au théâtre, elle interdit les pièces qui ne respectent pas la règle des trois unités.

L'entente qui règne entre les souverains d'une Sainte-Alliance élargie réprime partout le principe des nationalités. En Italie, où la maison de Savoie a tenté de se mettre à la tête d'un mouvement d'unification, Charles-Albert est capturé et subit le sort du duc d'Enghien. La liberté ne règne plus que dans les pampas, où toute une élite de réfugiés et de bannis conduit l'Amérique du Sud à son émancipation.

Cependant l'empereur s'enfoncé dans une demi-léthargie coupée d'hallucinations. Un soir de juin 1836, comme il préside aux Tuileries un conseil où le nom d'Italie a été prononcé, il est pris d'un délire que ses familiers connaissent bien ; il se croit à la veille de passer les Alpes, général de la République. Il s'inquiète de Joséphine laissée à Paris. Les ministres, suivant leur consigne en pareil cas, se retirent et le laissent seul. Il passe alors sur le balcon et d'une voix horriblement fausse se met à brailler la *Marseillaise*, qu'il a depuis longtemps proscrite comme révolutionnaire. Un ouvrier qui passe dans la rue de Rivoli reprend à tue-tête : *Aux armes, citoyens*, et se fait aussitôt empoigner par la garde du palais. Quand un médecin, averti de la crise, accourt dans la salle du conseil, d'abord il ne voit personne, puis il aperçoit à ses pieds le cadavre de l'empereur.

De cette hypothèse que le maintien au pouvoir d'un Napoléon victorieux aurait eu pour conséquence le partage de l'Europe entre quatre ou cinq puissances despotiques et réactionnaires, on aperçoit bien la morale politique : c'est que la paix armée ne peut être que stérile, et qu'elle sert la tyrannie. Mais enfin on peut objecter que de toute façon l'Europe n'a tout de même pas désarmé après Waterloo victoire anglaise... La France était affaiblie, il est vrai ; mais en quoi serait-ce cet affaiblissement qui aurait pu à lui seul favoriser le développement des régimes libéraux et l'affranchissement des nations ? L'événement a démontré le contraire.

Quoi qu'il en soit de cette postulation, ce qu'on peut encore remarquer dans le brillant exercice de Trevelyan, c'est que, d'après l'historien anglais, Napoléon dès 1815 aurait été un homme usé, au cerveau sclérosé. A quarante-six ans, un vieil homme ? Messieurs les académiciens, je vous fais tous juges... Il est curieux que cette explication de la chute de l'empereur par la sénescence

de son corps et de son esprit ait été si fréquemment accueillie. Or il n'est pas du tout établi qu'à Waterloo il ait été physiquement ou intellectuellement en état d'infériorité ; Houssaye, en tout cas, le conteste. Il faut d'ailleurs se rappeler que sa santé n'avait jamais été à l'abri de toute atteinte. Malade, il le fut pendant toute la campagne d'Italie, il le fut à la Moskova. Et même s'il avait été en mauvaise santé le jour de Waterloo, faut-il en déduire avec Trevelyan que pendant les vingt et un ans que la fiction de cet auteur lui laisse à vivre après 1815 il n'aurait plus jamais recouvré sa vigueur intellectuelle ? Ce serait oublier par exemple le cas de Pasteur et de son hémiplegie, et le brillant renouveau que connut son génie peu d'années après cet accident.

Et cependant cette idée a trouvé largement créance : l'idée qu'en 1815, à quarante-six ans, Napoléon aurait touché l'âge d'une fin de carrière. Elle n'est pas étrangère à la thèse du livre de Robert Aron, *Victoire à Waterloo*, paru en 1937. Ici encore on nous montre un Napoléon qui le 18 juin 1815 passe à un autre stade, mais ce changement profond magnifierait plutôt l'empereur.

Disons d'abord que Robert Aron, à la différence de Trevelyan, dont le récit débute après la supposée victoire française, ne juge pas indigne de lui et ne se refuse pas le plaisir de nous raconter comment la bataille fut gagnée par la France. Le livre débute par ces mots : « Soudain, joyeux, il dit : Grouchy ! — C'était Grouchy ».

Le maréchal, après le fameux déjeuner de Walhain et les fameuses fraises du notaire Hollert, s'est refusé à écouter le général Gérard l'adjurant de marcher au canon. Jusque là nous sommes dans la réalité historique telle que nous la connaissons. La bifurcation se produit lorsque se présente devant Me Hollert, encore attablé sous sa gloriette avec son hôte le maréchal, un de ses clients qui arrive de Waterloo dans une carriole où il a entassé sa famille et quelques meubles. C'est le fermier de Hougoumont, personnage historique, Louis Becker. Il a dû fuir sa ferme où le combat faisait rage. L'image de la bataille ainsi surgie fait se dresser Grouchy comme n'avaient pu le faire les insistances de Gérard ni le roulement lointain de la canonnade ;

il donne précipitamment ses ordres, et il débouchera bien avant Blücher sur le flanc gauche des lignes anglaises.

Toutefois, dans le livre de Robert Aron, l'armée anglaise est déjà battue quand survient Grouchy, qui ne fera que consommer cette défaite. Car le romancier apporte à l'événement historique une autre correction encore que de supposer que Grouchy ait été désabusé à temps et se soit retrouvé l'excellent capitaine qu'il était. On sait que Waterloo fut une bataille sans manœuvres, une série d'attaques de front et de contre-attaques non moins frontales, un long balancement de mouvement de bélier dans les deux sens. Robert Aron tire parti de cette espèce de démission de la tactique pour imaginer que le phénomène se serait étendu jusqu'à une véritable abolition de l'armée organisée. Vers six heures du soir, voyant l'impuissance des assauts militaires, l'empereur a l'inspiration suprême de faire appel à ses Français comme citoyens et non plus comme soldats. Il retrouve le vieux cri révolutionnaire de Kellermann à Valmy, *Vive la nation!* Et sur ce terrain où les masses trop serrées n'ont pu évoluer, il découple la ruée individuelle des hommes farouchement résolus à sauver la patrie en danger. La mêlée devient une multitude de combats singuliers. Wellington, surpris par cette attaque sauvage qui bouscule toutes les normes des écoles militaires en même temps que ses carrés, se trouve techniquement désarmé contre elle <sup>1</sup>, et l'armée anglaise est en train de craquer de toutes parts sous cette fureur française et sous son espèce de débandade en avant quand surgissent sur sa gauche les têtes de colonne de Grouchy. Robert Aron laisse aux critiques militaires orthodoxes la faculté de conclure que c'est plutôt l'arrivée de ce corps d'armée intact qui aurait réellement décidé de la victoire française à Waterloo.

Mais l'auteur ne nous aura montré cette extraordinaire abdication de l'art militaire au profit de l'élan patriotique et individuel que pour expliquer une autre abdication, celle de l'empereur, qui la suit aussitôt. Sans même entrer dans Bruxelles que la déroutée britannique a traversé pendant toute la nuit du 18 au 19 et la

---

1. L'avantage qu'il peut y avoir pour un stratège à surprendre l'adversaire en se mettant brusquement à jouer contre toutes les règles a souvent été signalé, notamment par Jean de Pierrefeu dans son *Plutarque a menti*.

journée suivante, Napoléon reprend la route de Paris. Il réunit le 22 la Chambre des pairs et le Corps législatif, et devant les deux chambres encore incertaines des événements militaires il annonce à la fois son dernier triomphe d'homme de guerre et la fin du régime. Après avoir fait devant les pairs et les députés stupéfaits le procès radical de l'Empire et de la puissance par les armes, il brosse une Constitution future, fondée sur une fédération des communes françaises — et qui porte certainement plutôt la griffe de Robert Aron que celle de Bonaparte — et puis il abdique le pouvoir, en réprimant une tentative de Lucien de faire reconnaître sur le champ comme empereur le petit roi de Rome. Après quoi l'histoire est ramenée à son sillon traditionnel, Napoléon démissionnaire se dirige sur Rochefort et l'île d'Aix, d'où il prendra volontairement passage à bord du *Bellérophon* pour aller mourir à Sainte-Hélène prisonnier volontaire des Anglais. « Victoire à Waterloo », dit le titre du livre : la victoire de Napoléon sur les Anglais, mais surtout sur lui-même.

J'en viens à la question que j'énonçais au début de cette causerie : pourquoi Waterloo ? Pourquoi, parmi les événements historiques, est-ce celui du 18 juin 1815 qui a tenté de préférence les écrivains inventeurs d'uchronies ?

La dimension du fait, l'importance de ses résultats ne fournissent pas une explication suffisante. On n'a pas essayé de refaire l'histoire, du moins à ma connaissance, en supposant que Hitler aurait été tué par la bombe du Bürgerbraukeller, à Munich, le 9 novembre 1939 ; et pourtant c'est bien là le changement du fait réellement accompli qui pourrait prêter à d'innombrables supputations de ce qui s'en serait suivi. De plus le salut du Führer en cette circonstance n'a tenu qu'à une seule chance infime, si simple qu'elle est trop commode à effacer pour les correcteurs du passé. Mais justement l'événement de Waterloo, lui, a peut-être développé une tentation si puissante sur les uchronistes ou les uchroniqueurs parce qu'ils peuvent à leur choix exercer leur intervention sur toute une gamme de hasards à modifier, dont chacun paraît futile en soi et cependant est virtuel du sort de la bataille. Il a fallu non pas une de ces frêles et capitales options de la chance, mais toute une succession, tout un enchaînement d'alternatives toujours fatalement résolues, pour que la victoire

qu'il a tenue de si près échappe à Napoléon. Que, le soir de Ligny, le sabot d'un cheval français ait dévié d'une ligne quand toute la charge du 9<sup>e</sup> cuirassiers passa sur le corps de Blücher culbuté, et le vieux maréchal En-Avant n'aurait pas été là pour rameuter l'armée battue et tendre de toute son énergie de fer à la jonction avec les Anglais. Henri Houssaye lui-même, qui sait pourtant se garder de la sollicitation de refaire l'histoire et de jouer avec les *si*, ne peut s'empêcher de souligner les interventions répétées du « *général Imprévu* », pendant cette campagne de quatre jours, du 15 au 18 juin, et dans une note en bas de page il se laisse aller à un long accès d'uchronie où il refaçonne l'événement, au soir et au lendemain de la bataille de Ligny notamment. Et puis, après Ligny, aux Quatre-Bras et à Waterloo même, il y a toutes les malencontreuses successives que l'on connaît bien, les ordres non reçus, les instructions mal comprises, Drouet d'Erlon se neutralisant lui-même en marches et contre-marches, Ney laissant échapper l'armée prussienne qu'il devait tourner, et Grouchy la laissant échapper une deuxième fois... Cette somme de fautes tactiques et de malchances additionnées et dont une seule, si elle leur avait été épargnée, aurait suffi à laisser aux Français la victoire, c'est cela qui fait de la journée un résultat logiquement très fragile ; de notre point de vue de spectateurs c'est la logique de l'événement qui compte, et c'est devant cette fragilité logique qu'il est difficile de résister à la tentation de réparer imaginativement l'irréparable avec des *si*, et même avec un seul *si*, car un seul suffirait pour rompre la chaîne des déconvenues locales dont le total fait la catastrophe.

Mais il y a, me semble-t-il, une raison moins analytique et plus profonde à cette espèce de conspiration qui s'est établie depuis Byron dans toute une littérature européenne pour protester contre la fatalité de Waterloo et pour la combattre par un redressement imaginaire de l'histoire. Cette raison tient de l'instinct ; un profond *sentiment* refuse le verdict de Waterloo. On en trouve le témoignage épars chez bien d'autres auteurs encore que ceux qui se sont attaqués au grand œuvre proprement dit, qui est de refaire par la seule spéculation logique un autre Waterloo. De ce témoignage dispersé dans tant de livres, je ne choisirai pour finir que trois citations. Je prends la première chez notre Louis De-

lattré, et ce n'est qu'un passage parmi beaucoup d'autres où l'auteur de *Grains d'anis* revient, par une préoccupation presque obsédante, à l'inacceptable Waterloo : « Quand je relis la dernière campagne de Napoléon, il me semble souvent, dès la cessation de la pluie, à l'aube du dimanche 18 juin, que la bataille, cette fois, va se dérouler *dans le bon sens*... Aujourd'hui Blücher, le féroce Vorwärts, restera bloqué à Wavre, et Grouchy l'apathique, du pavillon dans le jardin du notaire de Walhain où il écoute la canonnade à l'ouest, Grouchy va se précipiter au canon... »

Et voici une attestation assez inattendue, celle de Léon Bloy. « J'ai beau savoir cette cruelle suite de désastres ; il m'est impossible de ne pas espérer, à chaque instant, *qu'ils n'arriveront pas*. Je veux me persuader qu'à Ligny d'Erlon obéira à son Empereur, que Ney lui obéira aux Quatre-Bras... Que Grouchy enfin daignera, à Walhain, écouter ses officiers et ses soldats... Si tout le monde s'était trompé, cependant ! Si la bataille de Waterloo durait encore ! »

Et enfin voici encore le cri qui échappe à Léon Daudet visitant le champ de bataille : « Comme tout cela est loin et près ! Va-t-il retentir sous ce noble crépuscule au-dessus des ossements innombrables, le *oui encore une fois* promis par Frédéric Nietzsche aux circonstances, grandes et petites, de l'existence ? »

On le voit, toute cette aspiration disséminée qui implore une réparation de l'irréparable revient à répéter la plainte de l'Ecclésiaste : « qui pourrait redresser ce que Dieu a courbé ? » Mais une plainte qui, vous venez de l'entendre à l'accent des trois textes que j'ai pris entre bien d'autres, est mêlée d'un espoir sans doute absurde, mais incoercible. Et je rappellerai ici la forme populaire que revêt la manifestation de cet espoir quand, chaque 18 juin, un pèlerinage rassemble au pied du monument à l'Aigle blessé les fidèles d'une tenace volonté de forcer le renversement des choses passées. Aussi fortement, aussi invinciblement que les Deux Grenadiers de Henri Heine ont foi qu'après leur mort l'Empereur à cheval passera sur leurs tombes et qu'ils se relèveront pour le suivre, aussi invinciblement une grande communion répandue par le monde — et ce n'est pas seulement une secte littéraire... et comment ne serait-elle pas particulière-

ment nombreuse parmi le peuple qui habite le pays de la bataille et dont cette bataille orienta les destinées ? — toute une communion humaine garde une croyance obscure dans la réparation du désastre et dans « le redressement de ce que Dieu a courbé »<sup>1</sup>.

---

1. Après que cette communication eut été présentée à l'Académie, il m'a été donné de lire une pièce encore inédite de M. Robert Merget, *La prise de Bruxelles*. Le soir du 18 juin, Grouchy, après de durs combats, a forcé à la retraite les Prussiens qu'il avait enfin rejoints et attaqués, sans se rendre compte que Blücher et le gros de l'armée lui avaient échappé ; la route de Bruxelles lui est ouverte. Survient la nouvelle que l'Empereur est battu. Tout cela est conforme à l'histoire telle que nous l'avons apprise... Voici où M. Merget place la fameuse altération de l'accompli, qui a déjà tenté tant d'autres auteurs : le général Vandamme, qui sous Grouchy commande le 3<sup>e</sup> corps, et qui n'a jamais brillé par l'esprit de discipline, s'insurge. Battre en retraite, alors qu'on est victorieux, que les Prussiens sont en fuite, et qu'en se portant sur les arrières des Anglais on peut réparer le revers qu'a subi Napoléon (et dont on ne sait pas encore qu'il fut un désastre) ! Et puis il y a ceci qu'à Bruxelles une Marie attend notre juvénile général... Comme Grouchy maintient ses ordres, Vandamme le fait tout bonnement prisonnier, l'enferme dans un fourgon à la suite de son 3<sup>e</sup> corps, et en route pour Bruxelles, où l'on entre le 19. C'est pour y apprendre peu à peu la dimension de Waterloo, la débâcle de l'armée. Mais, grâce à la Marie retrouvée, qui indique le peu de consistance des forces du duc de Berry sur la route du nord, on traverse ce rideau de troupes et l'on s'en va cueillir à Gand Louis XVIII, qui n'a pas voulu décamper sans avoir déjeuné. Vandamme traite avec son royal captif d'un jour : le 3<sup>e</sup> corps, qui devrait fatalement devenir prisonnier des Anglais, reçoit le titre d'« armée française de Gand » servant sous le roi de France, tandis que son chef muni d'un sauf-conduit s'embarquera pour des Amériques avec sa Marie.

Outre l'intérêt plaisant de la fiction, psychologiquement vraisemblable étant donné le caractère que *notre* histoire nous montre du général Vandamme, on y verra, encore une fois, la persistance de l'instinct littéraire qui pousse à fabuler sur Waterloo et ses suites.

# Variations pour les deux mains

Communication de M. Carlo Bronne  
à la séance du 14 mars 1970

Puisque le siècle des machines est aussi le siècle du regard, laissons-le s'attarder sur une extraordinaire mécanique dont nous nous servons sans cesse et à laquelle nous pensons rarement : *la main*.

Les *Carnets* de Léonard de Vinci, mécanicien prophète, contiennent plusieurs mains anatomiques. « Articulé sur des charnières délicates, le poignet a pour armature un grand nombre d'osselets. Cinq rameaux osseux, avec leur système de nerfs et de ligaments, cheminent sous la peau puis se dégagent comme d'un jet pour donner cinq doigts séparés, dont chacun, articulé sur trois jointures, a son aptitude propre et son esprit. » Il n'est pas surprenant que le spécialiste des formes qu'était Henri Focillon ait composé un *Éloge de la main* <sup>1</sup>.

Ce n'est pas seulement le plus ingénieux des montages, c'est encore un paysage avec sa plaine centrale creusée par les trois vallées dédiées à la Vie, au Cœur et à la Chance, ses collines frontalières et son dôme au Sud Est d'où s'élance le pic *Pouce*.

C'est enfin une illustration des propriétés du Nombre. Les mains sont jumelles, indépendantes mais souvent solidaires ; une seule, dit un proverbe africain, ne peut faire un nœud.

Elles se rassemblent, mais sans être jamais identiques, pour le plus grand profit des chiromanciennes et la confusion des mauvais garçons. Leur autorité est multipliée par le quinquvirat des doigts ayant chacun leur individualité, tout en se commandant

---

1. Paris 1939.

l'un l'autre. Admirable type de *collégialité* dont l'Extrême Orient offre l'exemple dans ses danseuses aux phalanges mobiles. Le temple d'Angkor Vat et ses bas-reliefs sont parés de la grâce des innombrables apsaras aux articulations étonnamment autonomes. L'art asiatique a attaché beaucoup d'importance à la représentation de la main, que ce soit celle du Bouddha du IX<sup>e</sup> siècle (Musée de Saïgon) où le sculpteur a reproduit avec minutie les lignes de la paume ou celle de Thaïlande, haute d'un mètre cinquante, aux extrémités relevées, dans le style de Sukhôtai, sur laquelle les pèlerins collaient en offrande des feuilles d'or de sorte que le soleil en fit miroïter les bienfaits. Auriculaire écarté, index complètement replié sur lui, médus et annulaire dressés pour figurer les cornes du taureau ou de la gazelle, attributs de Shiva (Musée de Pnom Penh. Style Koh-Ker). Leur souplesse nous fascine.

\* \* \*

Aucune partie du corps humain ne saurait prétendre, sauf les yeux, à une pareille faculté d'expression. Même muettes, elles parlent. Voyez, dans le portrait d'Ingres, les mains de Bertin aîné posées sur ses genoux ; immobiles, lourdes de l'inébranlable résolution de l'opposant, de son assurance tranquille, de sa lassitude aussi (Musée du Louvre). Revoyons celles d'Erasme, telles que les a peintes Holbein, courtes, dodues, frileuses à demi recouvertes par les manches, chargées de bagues de prélat, capable d'ébranler le monde, prudentes cependant sous les ongles carrés.

Si expressives qu'elles ne peuvent mentir. Le visage est composé surtout d'organes récepteurs ; il peut dissimuler ses réactions. La main est faite pour agir ; elle ne triche pas. S'il est vrai que généralement la physionomie d'un individu s'harmonise avec ses mains, que l'altière Lucrezia Panciatici ne saurait avoir que les fins doigts aristocratiques qu'a allongés Bronzino (Galerie des Offices, Florence), que les poings crispés et gras de l'Henri VIII de Holbein sont incontestablement ceux du monarque autoritaire et sensuel, il arrive qu'un être d'élite soit pourvu de mains d'assassin. D'abord, il faudrait définir ce que sont des mains d'assassin ; on ne doit pas juger les mains d'après leur masse

ou leur force mais selon la délicatesse de leur toucher ou le délié de leurs jointures. Le métier exercé façonne les membres qui s'y emploient. Le médecin du travail, l'officier des recherches criminelles décèlent aisément aux déformations de sa main la profession du patient ou du suspect, ses habitudes et ses maladies car si l'objet s'use au contact de l'homme, l'homme est marqué à la longue par l'usage du même objet qu'il soit pioche, guitare ou cigarette.

D'où vient l'émotion respectueuse que nous éprouvons devant l'image peinte, sculptée ou moulée de la main d'un créateur, main sans vie mais vivante de Cocteau ou de Chopin, paraissant se reposer de ce qu'elle a prodigué. Il y a quelques années, le Musée de Neuchâtel en Suisse organisa une exposition intitulée la *Main de l'homme*. On y trouvait, des dessins d'Ambroise Paré aux fiches de Bertillon, tout ce que la nature peut apprendre à la technique et à la science qui l'interrogent et notamment que la chaleur de la main d'un violoniste, photographiée à l'infrarouge, ressemble étrangement à la notation sur oscillographe d'un solo de violon dans une sonate de Bach.

Un autre ensemble, réalisé dans une galerie parisienne en 1966 <sup>1</sup>, a confronté quatre-vingts sculptures modernes sur le même thème. Sous le ciseau de Bourdelle, de Zadkine, de Picasso ou de César, autant de monstres sacrés attestaient l'attraction qu'exerce sur l'artiste les précieux auxiliaires qui sont refusés à l'animal, hormis au singe et à l'écureuil. Les écrivains, ne serait-ce qu'à cause de la crampe et de la *main de papier*, n'ont pas manqué de ressentir la même séduction. M. Jean Brun a rassemblé sous le titre *la Main*, quelques textes et d'excellentes illustrations <sup>2</sup>. Avant lui, poètes et prosateurs avaient chanté leurs laudes, chacun à sa façon, à l'humble, à l'indispensable servante : *Flambe flambe ma main ô flamme qui m'éclaire* (Apollinaire) ou à l'esclave révoltée comme dans les *Mains de Jeanne-Marie* de Rimbaud, salut à la *Commune* de 1871 :

Jeanne-Marie a les mains fortes  
Une tache de populace  
Les brunit...

1. Galerie Claude Bernard-Haim.

2. Robert Delpire, Paris 1968.

Elles ont pâli merveilleuses  
Au grand soleil d'amour chargé  
Sur le bronze des mitrailleuses  
A travers Paris insurgé.

\* \* \*

Aristote, considérant la morphologie de la main, grâce à laquelle il lui est permis de prendre et de recevoir, de saisir et de frapper, de se couler autour de la prise, de se faire successivement pince, massue, étau, écuelle, la tenait pour l'un des mystères de la création d'où l'homme tire sa supériorité, ce qui le rend capable d'appivoiser le temps, « en faisant de celui-ci non plus ce qu'il *doit subir* mais ce qu'il *peut construire*. »

De fait l'homme primitif n'a pas tardé à doubler sa potentialité en inventant l'outil, prolongement cuirassé de la chair qui prendra la forme du marteau, de la pelle, de l'épée, de la lance, du harpon, du couteau ou de l'aiguille. La main est bien « l'instrument des instruments » et cela est si vrai qu'innombrables sont les éléments du vocabulaire technique portant le nom de celle qui les a engendrés et les utilise. L'énumération des dictionnaires remplit plusieurs pages qu'il s'agisse d'anneau, de cuiller, de brosse, de cordage, de signe typographique ou de système mnémorique musical : *main courante*, *main de poulie*, *main de roulage*, *main harmonique*, immense famille ayant adopté le patronyme maternel par gratitude ou par analogie.

Par un phénomène bien connu des linguistes qu'il n'est pas sans intérêt d'observer à une époque où la dérive de la langue est incriminée, un glissement du sens a fait passer le mot de l'organe moteur à l'objet mû comme la dague dite la *main gauche*, voire à l'artisan lui-même comme dans le cas de la *petite main*, l'ouvrière dont l'habileté est encore à son début, puis au comportement professionnel ou général dans des locutions appartenant à la terminologie de l'équitation, de la marine, de l'escrime, du droit ou simplement des jeux de cartes ; *tenir un cheval dans la main*, *gagner un navire main sur main*, *avoir de la main*, *main morte*, *perdre la main*. Autant de nuances qui, par leur prolifération, ont donné naissance dans les profondeurs du langage à

l'un des massifs coralliaires les plus chatoyants et les plus suggestifs.

J'ai dit — trop succinctement — ce que les mains sont, ce qu'elles font ou font faire par leur projection, les outils. Je voudrais dire maintenant ce qu'elles représentent comme *emblème* et ce qu'elles *signifient* par leurs mouvements, et enfin ce qu'elles pensent.

Maintes institutions leur ont emprunté leur symbolique. Depuis que l'habitant des cavernes a marqué de son empreinte l'argile de leurs parois en guise de prise de possession, la main est devenue signe de souveraineté. Toutes choses sont *dans la main du roi* ; il règne de *haute main*. Celui auquel il dicte ses instructions est le *secrétaire de la main* ; ceux auxquels il ordonne les mauvais coups sont ses *hommes de main*. Le bâton insigne de la royauté se termine par une *main d'ivoire* aux doigts levés parfois reproduite sur les sceaux et les monnaies.

Le droit de rendre des sentences constitue l'une de ses prérogatives. Par extension l'emblème devient celui de la Justice. Le jargon des prétoires en usait abondamment. *Bailler la main* signifiait consentir, *fermer la main* opérer une saisie chez le débiteur. Le séquestre se nommait *main souveraine*. Le chef du jury lit encore le verdict la main sur la conscience. Ponce Pilate, pour faire comprendre qu'il dégageait sa responsabilité, s'est lavé les mains. Au cloître de San Marco à Florence, Fra Angelico, dans une fresque quasi surréaliste, a peint autour du Christ bafoué des mains sans corps tenant les instruments de son humiliation, évoquant ainsi le fanatisme de la foule anonyme<sup>1</sup>. Le coupable condamné, que faisait-on ? Les juges le livraient à la main du bourreau. Si c'était un parricide, il avait la main coupée. S'il était pendu, la superstition faisait brûler dans la peau desséchée une chandelle : la *main de gloire* dont la propriété était de figer sur place ceux qui avaient le malheur de regarder la flamme.

Il faut distinguer le mouvement manuel qui poursuit un but matériel précis du geste purement représentatif d'un sentiment ou d'une volonté, tant il est vrai que, selon Focillon, ces gestes dans leur infinie variété « dessinent dans l'air la multiplicité des possibles ». La main de Charlot animant le ballet des petits pains

1. Une *Pieta* de Memling (Chapelle royale, Grenade) recourt au même procédé.

dans la *Ruée vers l'or*, la main de Karajan dirigeant la *Neuvième Symphonie*, les doigts réglant le jeu des marionnettes et des ombres chinoises relèvent de l'action créatrice. Le poing levé des défilés communistes, le salut à la romaine ou à l'hitlérienne, la main qui jure de dire la vérité ou ponctue un accord par un claquement dans la main du co-contractant, les mains qui applaudissent ou demandent grâce traduisent seulement des réactions de l'esprit ; elles n'agissent pas, elles parlent.

A cette catégorie appartiennent les attitudes de la foi. Le rituel de la messe en comporte plusieurs dont chacune a sa signification : l'élévation du calice, les mains ouvertes, la bénédiction, le signe de croix. Les livres sacrés interprétés par les peintres placent la toute puissance divine dans un seul doigt. Au plafond de la Sixtine, c'est du bout de l'index que le créateur communique l'étincelle de vie à sa créature émergeant de la matière. C'est par un index tendu vers la porte du paradis que sont chassés Adam et Eve dans la fresque de Masaccio (Florence) et que Mathias Grunewald, dans le *Retable d'Isenheim*, fait désigner par Jean-Baptiste le supplice du Christ. C'est en imposant les mains que Jésus guérissait les malades et c'est en son nom que les rois de France et d'Angleterre, après leur sacre, s'approchaient des écrouelleux : « *Le roi te touche, Dieu te guérisse !* »

Le dialogue mystique le plus fervent et le plus éloquent, Botticelli l'a imaginé dans l'*Annonciation* des Offices. L'archange Gabriel agenouillé tient d'une main un grand lis blanc ; l'autre extraordinairement flexible, transmet le message avec une grâce incomparable et une déférence grave. Les mains de la Vierge, plus humaines, disent la surprise, l'humilité, tout ensemble la tentation du refus et l'honneur de la soumission. Tout le drame, car c'est un drame qui s'apprête, se joue dans la courbure des phalanges et des poignets sans qu'il soit besoin de contempler les visages.

Le symbole majeur reste celui des mains jointes : la prière ou l'imploration. Dürer en a laissé quelques dessins incisifs. Le *Triptyque Portinari* (Galerie des Offices) offre ici non plus un dialogue mais un véritable chœur entonné, tout autour de la crèche par les mains de Marie, de Joseph, des bergers et des anges. Hugo Van der Goes a donné à chaque orant les mains qui sont

les siennes. Celles des pâtres n'ont pas les mêmes stigmates que celles du charpentier. Celles de la Mère, moins rugueuses, sont seules à s'abaisser vers la terre parce que le nouveau né y repose et a besoin d'elle.

Les doigts unis des gisants, sur les tombeaux, se dressent vers le ciel, comme ceux des donateurs chez les primitifs flamands. Maurice Barrès disait des personnages du Gréco qu'ils avaient des mains ailées. La remarque s'applique autant aux œuvres du maniérisme et du baroque.

*Ce sont vos mains qui font la caresse ici-bas  
Croyez qu'elles sont sœurs des lys et sœurs des ailes ;  
Ne les méprisez pas ; ne les négligez pas  
Et laissez-les fleurir comme des asphodèles.*

(Germain Nouveau)

Jointes pour communier avec l'infini, effilées en fer de lance pour pénétrer l'inconnu, les mains qui prient jettent leur invocation à travers les airs comme la brasse en pointe du nageur fend l'épaisseur de l'eau.

Mais les ailes auxquelles fait allusion Barrès n'obtiennent pas toujours miséricorde ; la désespérance leur inflige parfois la mutilation dont parle le poète :

*O mains, avez-vous vu deux mains en leur colère ?  
Vous comprendrez alors ce que c'est que tuer.  
Avez-vous vu deux mains se joindre pour prier ?  
Vous comprendrez alors ce que c'est qu'une église  
Et vous aurez pitié de ces moignons levés.*

(Pierre Emmanuel)

L'épée offerte à l'académicien porte au pommeau une main ouverte rappelant les armoiries de son village pyrénéen : Gan.

\* \* \*

Un proverbe siamois proclame : « Deux yeux qui voient ne valent pas la main qui touche ». La vue, c'est le cas de le dire, prend un aperçu des contours et des couleurs ; elle glisse, elle effleure, elle peut être victime d'illusions d'optique. La dextérité

du prestidigitateur ne dupe-t-elle pas les regards les plus attentifs ? Le toucher seul atteint au concret, au réel, à ce qui résiste. La densité, la température, l'écorce d'une chose permettent une possession plus exacte, plus totale, moins exposée à l'erreur et au doute. « Thomas leur dit : Si je ne vois pas dans ses mains l'empreinte des clous... » Il dit en outre : « Si je ne mets pas mon doigt dans la place de ses clous et si je ne mets pas ma main dans son côté, je ne croirai pas. » (Nouveau Testament, XX.25.)

Pour Jean Tardieu, les mains constituent la frontière et la communication entre le moi et l'univers, le point de départ des choses effleurées vers l'énigme de la nuit... C'est le truchement entre l'indistinct et une conscience solitaire... le passage entre l'esprit et l'abîme » (Edm. Kinds).

Toucher, c'est donc connaître. L'aveugle tâte, le médecin palpe, l'acheteuse aux jours de solde farfouille dans les monceaux de coupons. Le grain d'une pierre, d'un fruit, d'un tissu, d'une fourrure, éveille une quantité de sensations aussitôt transformées en renseignements. « Le toucher, écrit Balzac qui lui consacre une page entière dans la *Physiologie du mariage*, est le sens qui remplace le moins imparfaitement tous les autres, par lesquels il n'est jamais suppléé... La main transude la vie et partout où elle se pose elle laisse des traces d'un pouvoir magique ; aussi est-elle de moitié dans tous les plaisirs de l'amour. »

Telle est la seconde fonction du toucher : émouvoir. N'est-ce pas par une sorte d'aveu du langage que *toucher quelqu'un* est devenu synonyme de l'émouvoir, de même que l'expression *être touché* s'emploie en amour comme en duel ?

Le contact physique établit un courant de sympathie avec l'animal. Passer la paume sur le pelage d'un chien ou la robe d'un cheval provoque immédiatement une réaction, aussi bien chez l'animal qui reçoit la caresse que chez son maître qui la donne, réaction que ne produit aucun autre contact. Il y aurait beaucoup à dire des objets inanimés — cors de chasse ou tables tournantes — que la chaleur des mains semble douer d'une animation spontanée.

Qu'il soit l'apaisement de la main sur le front, la confiance de la main se posant sur celle de l'autre, cent autres manières de dire la présence, le toucher exprime la tendresse depuis le *Cantique*

*des cantiques* jusqu'aux *Yeux d'Elsa*, d'Aragon. On en a la révélation quand on voit apparaître dans l'art égyptien de la XVIII<sup>e</sup> dynastie une sensibilité dont s'était défendu le hiératisme antérieur. Nombreuses sont les figures de couples divins ou royaux se donnant la main : Kaeminen et Mérétré, Youyou et Touia. Nefertiti pose amicalement la main sur l'épaule d'Akhnaton. Dans l'admirable Triade de Mykérinos, (IV<sup>e</sup> dynastie) de Guizèh, le roi est debout entre deux déesses dont les doigts tiennent délicatement chacun de ses bras <sup>1</sup>.

Au-delà nous entrons dans le jardin des caresses que les poètes et les artistes ont longuement parcouru. Le XVI<sup>e</sup> siècle français s'est plu à un libertinage intellectuel dont témoignent le célèbre portrait de Gabrielle d'Estrée et de la duchesse de Villars, la gorge nue, l'une tenant précieusement entre le pouce et l'index le tétin de l'autre (Musée du Louvre) et les « blasons » littéraires fort à la mode tel le *Blason de la Main* du chanoine Claude Chappuys, secrétaire du Cardinal de Bellay :

*O belle main, main blanche, main polye.  
Main qui les corps lye et deslye,  
Main qui embrasse et semond <sup>2</sup> d'approcher  
Main qui a moy doilz ouvrir, ô main forte  
Qui, fors à moy, à tous ferme la porte ;  
Main qui souvent en estraignant le doy,  
Sans dire mot, m'as dit je sçay bien quoy...  
Main à qui seulle appartient que l'on saiche  
Ce qu'on ne voit, ce qu'on cherche et qu'on cache...  
Main frétilante, ostez vos gans, ostez,  
Et vos plaisirs par vos doys nous contez,  
J'entends ceux-là dont fault que soye tesmoing.  
Et quand de toy, hélas, je seray loing  
Main, je te pry faiz responce à la myenne,  
Main escriptz moy que soudain je revienne <sup>3</sup>*  
(vers 1536)

1. K. Michalowski : *L'art de l'ancienne Egypte*. Mazenod, Paris 1968.

2. Invite à approcher.

3. Claude Chappuys : *Poésies intimes*. Col. Textes français. Édition critique par Aline Mary Best. Paris 1966.

Certes, le marquis de Sade entendait conférer aux gestes de l'amour un autre but que de fondre deux êtres en un seul par la vertu d'un abandon absolu et réciproque. L'érotisme profanateur a besoin de la violence pour trouver son assouvissement dans la transgression des interdits. Mais ceci nous éloigne de la louange de la main, de sa célébration telle qu'on la trouve dans le roman d'une jeune morte : *L'Amant* (R. Morel, Paris 1969) de Mireille Sorgue, et dans la magistrale phrase de Gaetan Picon lorsque, définissant la critique, il parle de « notre main amoureuse cherchant nulle part ailleurs qu'à la surface de ce beau corps fermé, mais sur chaque parcelle et sur tous les circuits de son épiderme, son inextinguible ardeur momentanée. » (*Les Lignes de la Main*. Paris 1969)

\* \* \*

Agents d'exécution, les doigts des sourds-muets, des dentelières ou des ouvriers d'une chaîne de montage obéissent à un code ou à un schéma arrêtés d'avance ; le résultat de leur gestulation dépend du respect des règles préétablies. Le bourreau ne pense pas ; il exécute.

Entre le travailleur et l'outil existe néanmoins certaine complicité. L'outil se prête à la main qui en use par une sorte d'échanges imperceptibles et successifs. Un manche de bois peut prendre la courbure de la paume ; il est possible également que l'expérience de l'artisan modifie l'instrument dans la conviction que son rendement sera meilleur. Ainsi, comme le remarque Focillon, se proposent « de nouvelles bases d'une possession réciproque. » C'est pourquoi le conditionnement d'un outil bien adapté et bien rodé augmente non seulement sa valeur mais celle de l'ouvrier. « Importance de l'instrument, confirme André Gide ; dès qu'il est bon on se découvre quelque ingéniosité nouvelle pour s'en servir. Une bonne plume est de quart dans mon génie » (Journal).

La boutade va plus loin qu'il ne paraît. N'importe quel écrivain conscient, après avoir longtemps hésité devant la feuille blanche, s'est soudain retrouvé dans son élément dès que les premiers mots jetés sur le papier, le stylo en marche et l'encre affluant comme le sang dans les veines, la pensée s'est mise à circuler. La main a fait le premier pas ; l'esprit suit et la rattrape.

Le créateur aux prises avec la matière : glaise, marbre, couleurs sait bien que l'esprit ne fait pas tout. Une alliance se noue entre le pouce et l'argile dont la plus vieille illustration est le travail du potier. Qui dira la part de l'homme et la part du tour suggérant tout à coup tel renflement, tel creux nés du hasard, que le potier saisit, adopte et mène à la création d'un modèle original ? Alain, posant pour Henri Navarre, a justement rappelé dans *Entretiens chez le sculpteur* que « la forme est au bout des doigts » et que « la première condition du sculpteur est de sculpter aveuglément ». Hokousai dessinait ainsi avec le bout des doigts. Faire beauté du hasard est aussi vrai du poète que du peintre et du musicien et ce qui est émouvant dans l'improvisation est le choix instantané que fait le musicien entre tous les thèmes mélodiques qui se présentent à lui tandis qu'il joue. « Si c'est toujours l'esprit qui cherche, c'est souvent la main qui trouve. » (A. Malraux). Il en est de même des professions manuelles supérieures. « Toute la science du monde n'accomplit pas un chirurgien. C'est le Faire qui le consacre »<sup>1</sup>.

Une admirable page de Marguerite Yourcenar a dit là dessus tout ce qu'on peut dire. Le compositeur achève une sonate et voici qu'il parle : « ce fut à ce moment que mes mains m'apparurent. Mes mains reposaient sur les touches, deux mains nues, sans bague, sans anneau — et c'était comme si j'avais sous les yeux mon âme deux fois vivante. Mes mains (j'en puis parler, puisque ce sont mes seules amies) me semblaient tout à coup extraordinairement sensibles ; même immobiles, elles paraissaient effleurer le silence comme pour l'inciter à se révéler en accords. Elles reposaient, encore un peu tremblantes du rythme, et il y avait en elles tous les gestes futurs, comme tous les sons possibles dormaient dans ce clavier. Elles avaient noué autour des corps la brève joie des étreintes ; elles avaient palpé, sur les claviers sonores, la forme des notes invisibles ; elles avaient, dans les ténèbres, enfermé d'une caresse le contour des corps endormis. Souvent, je les avais tenues levées, dans l'attitude de la prière ; souvent je les avais unies aux vôtres, mais de tout cela, elles ne se souvenaient plus. C'étaient des mains anonymes, les mains

1. P. Valéry : *Discours aux chirurgiens*.

d'un musicien. Elles étaient mon intermédiaire, par la musique, avec cet infini que nous sommes tentés d'appeler Dieu, et, par les caresses, mon moyen de contact avec la vie des autres.»<sup>1</sup>

Cette vie propre de la main, échappant au contrôle de son propriétaire pour inventer, peut également se mettre au service du mal. Gérard de Nerval dans la *Main Enchantée*, a mis en scène la tragédie d'un sujet d'Henri IV, Eustache, qui ayant recouru à un onguent magique pour se rendre invincible en duel, n'arrive plus à s'en débarrasser. Sa main désormais abat tout ce qu'elle touche. On saisit l'apologue. Le pouvoir est insatiable ; celui qui l'a conquis devient son esclave et est entraîné inexorablement de coup de force en coup de force. L'envoûtement de l'organe d'exécution, libéré de la volonté de l'individu, a fourni aux avocats d'assises, un mode de défense dont ils ne se font pas faute d'user.

A la vérité, les ressources en symboles de la main sont sans limites. Un récent commentateur de Pierre Reverdy a relevé plus de trois cent fois la présence du mot dans son œuvre poétique avec des sens différents<sup>2</sup>. Pour Reverdy, la main est « la pensée faite chair, la pensée qui se réalise dans l'action ; bien plus encore, elle est la preuve de la pensée, elle est là pour prouver que l'homme pense. Au pouvoir réel et concret de la main qui agit dans le monde visible s'ajoute par conséquent un pouvoir symbolique, tout entier contenu dans le mot qui la nomme ». Tout son destin tient entre deux images : la main énorme de Rodin, jaillissant d'un bloc représentant le chaos d'où sort la création et les deux mains de Dürer, paisiblement rassemblées sur un gros volume fermé, dans lequel repose le trésor de connaissances amassé par leur génie.

\* \* \*

Aux compagnes fidèles qui, la vieillesse venue, tremblent de honte de ne plus servir, aux mains altérées par la fièvre qui vont, à l'heure dernière, laper la fraîcheur des draps, une déchéance plus cruelle est-elle réservée par le bouleversement de la condition humaine?

---

1. *Alexis ou le traité du vain combat*.

2. J. P. Attal : *L'image métaphysique*. Paris 1969.

Les tâches assumées par la main depuis le premier matin et sans cesse étendues leur sont peu à peu retirées. L'écrivain les confie au dictaphone et à la dactylographie, l'ingénieur aux ordinateurs, l'ouvrier aux machines-outils. Le terme *main-d'œuvre* est aussi déprécié que la chose se raréfie. Travailler de ses mains est devenu une anomalie, un luxe, une détente. Le citadin qui s'adonne au bricolage, au jardinage, à l'alpinisme recherche le contact direct avec la terre, la pierre, la matière ; il s'efforce de rendre à ses mains leurs fonctions naturelles.

Au contraire, la symbolique s'oriente vers de sombres horizons. Déjà, il y a vingt-cinq ans, Bernanos dénonçait les mains avides du lucre et de la jouissance acharnées aux louches besognes, se glissant dans la poche d'autrui, guettant sa faiblesse ou ses passions pour en abuser, trempant dans les eaux troubles de la tricherie, du marchandage et de l'agiotage <sup>1</sup>. La main enchantée de Nerval a pris tout son empire. Les coups de main se sont adaptés au progrès : hold up, jet de bombe, détournement d'avions, mais il est d'autres manières plus durables d'imposer la peur, de faire main basse sur le libre arbitre : l'administration, la psychanalyse, la publicité. Les personnages de Kafka sont terrorisés par les mains anonymes qui traquent, cernent et menacent la personne humaine. L'État ne se contente plus de commander aux mains, il entend subjuguier les cerveaux ; cela s'appelle « *manier* » l'opinion. Dans la civilisation future, la main-noire même si elle est blanche — aura-t-elle un sens maléfique ? Les mains d'autrefois se replient devant les troupes sans âme des robots. Ne seront-elles plus bonnes à l'individu que pour faire un signe, le signe de l'adieu ?

---

1. *L'Esprit européen*. Rencontres internationales de Genève 1946.

# Chronique

## Séances mensuelles de l'Académie

En sa séance du 13 septembre 1969, l'Académie a entendu une communication de M<sup>me</sup> Marie Gevers, intitulée : « Histoire d'une fleur merveilleuse nommée *Stachys* ».

L'Académie a été saisie d'une protestation élevée par l'Académie luxembourgeoise contre une proposition de loi qui voudrait créer une province de langue allemande réunissant aux cantons de l'Est la bordure orientale de la province de Luxembourg où la population conserve un certain usage du dialecte luxembourgeois. L'Académie appuie cette protestation et s'élève contre toute tentative de susciter une agitation germanisante dans des régions qui ne réclament aucune modification de leur statut administratif et qui au contraire entendent bien demeurer dans la communauté de langue française.

Sur rapport du jury du prix Félix Denayer, composé de MM. Ayguesparse, Bodart et Desonay, l'Académie a décerné ce prix à M. Maurice Lambilliotte pour l'ensemble de son œuvre d'essayiste et spécialement pour son récent ouvrage, *L'homme relié*.

Le 18 octobre, l'Académie a entendu une communication de M. Robert Goffin sur le poème *Poison perdu*, attribué à Arthur Rimbaud.

Elle a entériné des propositions de la Commission consultative pour des subventions d'aide à l'édition.

Elle a décidé l'édition dans sa collection de mémoires d'un ouvrage de M. Jean Terrasse, « Rousseau et la quête de l'Age d'or ».

Sur proposition des jurys respectifs, le prix De Wever destiné à un recueil de nouvelles a été attribué à M<sup>me</sup> Anne Richter pour son livre intitulé *Les locataires* ; le prix De Wever destiné à la poésie a été attribué à M. Jacques Crickillon pour son recueil *La Défendue*.

Le 8 novembre, l'Académie a entendu une communication de M. Roger Bodart, sur *En attendant Godot*.

Formant son bureau pour 1970, elle a élu par acclamation M. Robert Goffin comme directeur et M. Fernand Desonay comme

vice-directeur. Elle a aussi formé ses jurys et ses commissions pour la même période annuelle.

Elle a décerné les prix suivants : sur rapport de MM. Bertin, Christophe et Vanwelkenhuyzen, le prix Charlier-Ansiaux à M. André Gascht, pour l'ensemble de son œuvre de poète et d'essayiste ; sur rapport de M<sup>me</sup> Gevers, de MM. Guiette et Bodart, le prix Auguste Michot à M. Georges Hermans, pour son ouvrage intitulé *Les premières armes de Maeterlinck* ; sur rapport de MM. Bal, Burniaux et Piron, le prix Eugène Schmitz à M. Christian Hubin pour son recueil de poèmes inédits, *Terre ultime* ; sur rapport de MM. Ayguesparse, Delbouille et Jans, le prix Georges Garnir à M. Désiré Denuit pour sa monographie : *Vie d'un village*.

L'Académie a désigné M. Vanwelkenhuyzen pour recevoir M. Mortier, élu à la section de philologie ; la séance aura lieu au printemps.

Le 17 janvier 1970, M. Vanwelkenhuyzen, directeur sortant de charge, a transmis ses pouvoirs à M. Goffin, directeur élu.

L'Académie a délégué M. Vanwelkenhuyzen pour la représenter à la cérémonie qui aura lieu le 6 mai prochain en l'honneur de Fernand Severin à l'athénée de Virton, où le poète a enseigné.

L'Académie a décidé en principe d'éditer dans sa collection de mémoires les *Lettres de Charles Van Lerberghe à Albert Mockel*, présentées par M. Robert Debever avec l'assistance de M. Detemmermann.

L'Académie a couronné le mémoire présenté par M. Jean-Pierre Klinkenberg en réponse à la question de la section de philologie : « On demande une étude sur les procédés de l'archaïsme dans *La Légende d'Ulenspiegel*, de Charles De Coster ».

Comme sujets de concours pour 1973, sur proposition de M. Piron, la section de littérature demandera « une étude sur la personnalité et l'œuvre de Paul Gérardy (1870-1933) » ; sur proposition de M. Bal, la section de philologie demandera « une étude de dialectologie relative au parler d'une région wallonne ».

Adoptant les propositions de la Commission consultative, l'Académie a attribué des subventions du Fonds national de la littérature, tant à des revues qu'à des auteurs de manuscrits inédits pour aider à l'édition de ceux-ci.

Le 14 février, en ouvrant la séance, le directeur a salué la mémoire de M. Benjamin Mather Woodbridge, récemment décédé.

L'Académie a procédé à l'élection d'un membre de sa section de littérature, pour succéder à feu Albert Guislain. M. Marcel Lobet a été élu au premier tour.

L'Académie a entendu une communication de M. Marcel Thiry, intitulée « Une secte littéraire : les anti-Waterloo ».

Des subventions du Fonds national de littérature ont été attribuées sur propositions conformes de la Commission consultative.

Sur rapport du jury du prix Albert Counson, composé de MM. Delbouille, Hanse et Mortier, l'Académie a décerné cette récompense à M. Maurice Grevisse, pour l'ensemble de son œuvre et spécialement pour les 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> séries de ses *Problèmes de langage* et pour la 9<sup>e</sup> édition du *Bon Usage*.

Le 14 mars, l'Académie a entendu une communication de M. Carlo Bronne, intitulée : *Variations pour les deux mains*.

Elle a choisi comme sujet de sa séance publique de fin d'année : *La littérature et les moyens modernes de diffusion*.

### Hors de Belgique

De septembre à décembre 1969, M. Roland Mortier a fait cours à l'Université Case Western Reserve, de Cleveland, sur la *Comédie humaine* et sur le XVIII<sup>e</sup> siècle français. Pendant cette période il a fait plusieurs conférences à l'Université de Toronto, à l'Université Wayne State, de Detroit, à l'Alliance française et au Cercle français de Cleveland, ainsi qu'à l'Université de Princeton et à l'université de Pennsylvanie à Philadelphie, sur les sujets suivants : l'image de « la lumière » et « des lumières » en France au XVIII<sup>e</sup> siècle ; Balzac ; Odilon Redon illustrateur de la *Tentation de saint Antoine*.

En janvier 1970, invité par l'Institut de Littérature française, M. Roland Mortier a fait à la Sorbonne deux conférences sur « les philosophes et l'éducation publique » et sur « la fortune d'une image : *lumière et lumières* ».

# OUVRAGES PUBLIÉS

PAR

l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises

BRUXELLES, PALAIS DES ACADÉMIES

- ACADÉMIE. — *Table Générale des Matières du Bulletin de l'Académie*. Années 1922 à 1959. 1 brochure in-8° de 78 p. — 1960. . . . . 35 fr.
- ACADÉMIE. — *Le centenaire d'Émile Verhaeren*. Discours, textes et documents (Luc Hommel, Léo Collard, duchesse de La Rochefoucauld, Maurice Garçon, Raymond Queneau, Henri de Ziegler, Diego Valeri, Maurice Gilliams, Pierre Nothomb, Lucien Christophe, Henri Liebrecht, Alex Pasquier, Jean Berthoin, Édouard Bonnefous, René Fauchois, J. M. Culot) 1 vol. in-8° de 89 p. — 1956 . . . . . 110 —
- ACADÉMIE. — *Le centenaire de Maurice Maeterlinck*. Discours, études et documents (Carlo Bronne, Victor Larock, duchesse de La Rochefoucauld, Robert Vivier, Jean Cocteau, Jean Rostand, Georges Sion, Joseph Hanse, Henri Davignon, Gustave Vanwelkenhuyzen, Raymond Poulliart, Fernand Desonay, Marcel Thiry). 1 vol. in-8° de 314 p. — 1964 . . . . . 240 —
- ANGELET Christian. — *La poésie de Tristan Corbière*. 1 vol. in-8° de 145 p. — 1961 . . . . . 110 —
- ACTES du Colloque Baudelaire, Namur et Bruxelles 1967, publiés en collaboration avec le Ministère de la Culture française et la Fondation pour une Entraide Intellectuelle Européenne (Carlo Bronne, Pierre Emmanuel, Marcel Thiry, Pierre Wigny, Albert Kies, Gyula Illyès, Robert Guiette, Roger Bodart, Marcel Raymond, Claude Pichois, Jean Follain, Maurice-Jean Lefebve, Jean-Claude Renard, Claire Lejeune, Edith Mora, Max Milner, Jeanine Moulin, José Bergamin, Daniel Vouga, François Van Laere, Zbigniew Bienkowski, Francis Scarfe, Valentin Kataev, John Brown, Jan Vladislav, Georges-Emmanuel Clancier, Georges Poulet). 1 vol. 8° de 248 p. — 1968 . . . . . 180 —
- BAYOT Alphonse. — *Le Poème moral*. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. 1 vol. in-8° de 300 p. — 1929 . . . . . 250 —
- BERVOETS Marguerite. — *Œuvres d'André Fontainas*. 1 vol. in-8° de 238 p. — 1949 . . . . . 180 —
- BIBLIOGRAPHIE des écrivains français de Belgique. 1881-1960. Tome I (A-Des) établi par Jean-Marie CULOT. 1958. 1 vol. in-8° de VII-304 p. . . . . 180 —

- Tome 2 (Det-G) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jean WARMOES, sous la direction de Roger BRUCHER. 1966. 1 vol. in-8° de xxxix-219 p. . . . . 250 —
- Tome 3 (H-L) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jeanne BLOGIE, sous la direction de Roger BRUCHER. 1968. 1 vol. in-8° de xix-310 p. . . . . 250 —
- BODSON-THOMAS Annie. — *L'Esthétique de Georges Rodenbach*. 1 vol. 14 × 20 de 208 p. — 1942 . . . . . 150 —
- BOUMAL Louis. — *Œuvres* (publiées par Lucien Christophe et Marcel Paquot). Réédition, 1 vol. 14 × 20 de 211 p. — 1939 . . . . . 150 —
- BRAËT Herman. — *L'accueil fait au symbolisme en Belgique, 1885-1900*. 1 vol. in-8° de 203 p. . . . . 200 —
- BRONCKART Marthe. — *Études philologiques sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin*. 1 vol. in-8° de 306 p. — 1933 . . . . . 210 —
- BUCHOLE Rosa. — *L'Évolution poétique de Robert Desnos*. 1 vol. 14 × 20 de 328 p. — 1956 . . . . . 200 —
- CHAINAY Hector. — *L'Ame des choses*. Réédition 1 vol. 14 × 20 de 189 p. — 1935 . . . . . 130 —
- CHAMPAGNE Paul. — *Nouvel essai sur Octave Pirmez. I. Sa vie*. 1 vol. 14 × 20 de 204 p. — 1952 . . . . . 150 —
- CHARLIER Gustave. — *Le Mouvement romantique en Belgique. (1815-1850). I. La Bataille romantique*. 1 vol. in-8° de 423 p. — 1931 . . . . . 300 —
- CHARLIER Gustave. — *Le Mouvement romantique en Belgique. (1815-1850) II. Vers un Romantisme national*. 1 vol. in-8° de 546 p. — 1948 . . . . . 300 —
- CHARLIER Gustave. — *La Trage-Comédie Pastorale (1594)* 1 vol. in-8° de 116 p. — 1959 . . . . . 140 —
- CHRISTOPHE Lucien. — *Albert Giraud. Son œuvre et son temps*. 1 vol. 14 × 20 de 142 p. — 1960 . . . . . 110 —
- COMPÈRE Gaston. — *Le Théâtre de Maurice Maeterlinck*. 1 vol. in-8° de 270 p. — 1955 . . . . . 210 —
- COLLOQUE BAUDELAIRE. — *Actes*. Namur-Bruxelles, 10-13 octobre 1967. (Carlo Bronne, Pierre Emmanuel, Marcel Thiry, Pierre Wigny, Albert Kies, Gyula Illyes, Robert Guiette, Roger Bodart, Marcel Raymond, Robert Scheuren, Jean Follain, Maurice-Jean Lefebvre, Jean-Claude Renard, Claire Lejeune, Edith Mora, Max Milner, Jeanine Moulin, José Bergamin, Daniel Vouga, François van Laere, Zbigniew Bienkowski, Francis Scarfe, Valentin Kataev, John L. Brown, Jan Vladislav, Georges Poulet). 1 vol. 8° de 248 p. — 1968 . . . . . 180 —
- CULOT Jean-Marie. — *Bibliographie d'Émile Verhaeren*. 1 vol. in-8° de 156 p. — 1958 . . . . . 160 —

- DAVIGNON Henri. — *Charles Van Lerberghe et ses amis*. 1 vol. in-8° de 184 p. — 1952 . . . . . 160 —
- DAVIGNON Henri. — *L'Amitié de Max Elskamp et d'Albert Mockel* (Lettres inédites). 1 vol. 14 × 20 de 76 p. — 1955 . . . . . 90 —
- DAVIGNON Henri. — *De la Princesse de Clèves à Thérèse Desqueyroux*. 1 vol. 14 × 20 de 237 p. — 1963 . . . . . 150 —
- DEFRENNE Madeleine. — *Odilon-Jean Périer*. 1 vol. in-8° de 468 p. — 1957 . . . . . 300 —
- DE REUL Xavier. — *Le roman d'un géologue*. Réédition (Préface de Gustave Charlier et introduction de Marie Gevers). 1 vol. 14 × 20 de 292 p. — 1958 . . . . . 175 —
- DESONAY Fernand. — *Ronsard poète de l'amour. I. Cassandre*. 1 vol. in-8° de 282 p. — Réimpression, 1965 . . . . . 210 —
- DESONAY Fernand. — *Ronsard poète de l'amour. I. De Marie à Genève*. 1 vol. in-8° de 317 p. — Réimpression, 1965 . . . . . 240 —
- DESONAY Fernand. — *Ronsard poète de l'amour. III. Du poète de cour au chantre d'Hélène*. 1 vol. in-8° de 415 p. — 1959 . . . . . 300 —
- DE PRIMONT Charles. — *La Rose et l'Épée*. Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 126 p. — 1936 . . . . . 110 —
- DONEUX Guy. — *Maurice Maeterlinck. Une poésie. Une sagesse. Un homme*. 1 vol. in-8° de 242 p. — 1961 . . . . . 180 —
- DOUTREPONT Georges. — *Les Proscrits du Coup d'État du 2 décembre 1851 en Belgique*. 1 vol. in-8° de 169 p. — 1938 . . . . . 160 —
- DUBOIS Jacques. — *Les Romanciers français de l'Instantané au XIX<sup>e</sup> siècle*. 1 vol. in-8° de 221 p. — 1963 . . . . . 180 —
- ÉTIENNE Servais. — *Les Sources de « Burg-Jargal »*. 1 vol. in-8° de 159 p. — 1923 . . . . . 160 —
- FRANÇOIS Simone. — *Le Dandysme et Marcel Proust* (De Brummel au Baron de Charlus). 1 vol. in-8° de 115 p. — 1956 . . . . . 140 —
- GILLIS Anne-Marie. — *Edmond Breuché de la Croix*. 1 vol. 14 × 20 de 170 p. — 1957 . . . . . 130 —
- GILSOUL Robert. — *La Théorie de l'Art pour l'Art chez les écrivains belges de 1830 à nos jours*. 1 vol. in-8° de 418 p. — 1936 . . . . . 300 —
- GILSOUL Robert. — *Les influences anglo-saxonnes sur les Lettres françaises de Belgique de 1850 à 1880*. 1 vol. in-8° de 342 p. — 1953 . . . . . 240 —
- GIRAUD Albert. — *Critique littéraire*. Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 187 p. — 1951 . . . . . 130 —
- GUIETTE Robert. — *Max Elskamp et Jean de Bosschère*. Correspondance. 1 vol. 14 × 20 de 64 p. — 1963 . . . . . 75 —
- GUILLAUME Jean S.J. — *La poésie de Van Lerberghe*. Essai d'exégèse intégrale. 1 vol. in-8° de 247 p. — 1962 . . . . . 180 —
- GUILLAUME Jean S.J. — *Essai sur la valeur exégétique du substantif dans les « Entrevisions » et « La Chanson d'Ève » de Van Lerberghe*. 1 vol. in-8° de 303 p. — 1956 . . . . . 240 —

- GUILLAUME Jean S.J. — *Le mot-thème dans l'exégèse de Van Lerberghe*. 1 vol. in-8° de 108 p. — 1959 . . . . . 140 —
- GUILLAUME Jean, S. J. — « *Les Chimères* » de Nerval. Édition critique. 1 vol. in-8° de 172 p. avec 12 pl. h.-texte . . . . . 180 —
- HAUST Jean. — *Médicinaire Liégeois du XIII<sup>e</sup> siècle et Médicinaire Namurois du XIV<sup>e</sup>* (manuscrits 815 à 2.700 de Darmstadt). 1 vol. in-8° de 215 p. — 1941 . . . . . 180 —
- HEUSY Paul. — *Un coin de la Vie de misère*. Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 167 p. — 1942 . . . . . 130 —
- HOUSSA Nicole. — *Le souci de l'expression chez Colette*. 1 vol. 14 × 20 de 236 p. — 1958 . . . . . 150 —
- « *La Jeune Belgique* » (et « *La Jeune revue littéraire* »). *Tables générales des matières*, par Charles Lequeux (Introduction par Joseph Hanse). 1 vol. in-8° de 150 p. — 1964 . . . . . 140 —
- LECOCQ, Albert. — *Œuvre poétique*. Avant-propos de Robert Silvercruys. Images d'Auguste Donnay. Avec des textes inédits. 1 vol. in-8° de 336 p. . . . . 250 —
- LEMONNIER Camille. — *Paysages de Belgique*. Réédition. Choix de pages. Préface par Gustave Charlier. 1 vol. 14 × 20 de 135 p. — 1945 . . . . . 110 —
- MAES Pierre. — *Georges Rodenbach (1855-1898)*. Ouvrage couronné par l'Académie française. 1 vol. 14 × 20 de 352 p. — 1952 . . . . . 240 —
- MARET François. — *Il y avait une fois*. 1 vol. 14 × 20 de 116 p. — 1943 . . . . . 110 —
- MICHEL Louis. — *Les légendes épiques carolingiennes dans l'œuvre de Jean d'Outremeuse*. 1 vol. in-8° de 432 p. — 1935 . . . . . 300 —
- NOULET Émilie. — *Le premier visage de Rimbaud*. 1 vol. 14 × 20 de 324 pages. — 1953 . . . . . 200 —
- OTTEN Michel. — *Albert Mockel. Esthétique du Symbolisme*. 1 vol. in-8° de 256 p. — 1962 . . . . . 210 —
- PAQUOT Marcel. — *Les Étrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière*. 1 vol. in-8° de 224 p. . . . . 180 —
- PICARD Edmond. — *L'Amiral*. Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 95 p. — 1939 . . . . . 90 —
- PIRMEZ Octave. — *Jours de Solitude*. Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 351 pages. — 1932 . . . . . 200 —
- POHL Jacques. — *Témoignages sur la syntaxe du verbe dans quelques parlers français de Belgique*. — 1 vol. in-8° de 248 p. — 1962 . . . . . 180 —
- RENCHON Hector. — *Études de syntaxe descriptive*. Tome I : *La conjonction « si » et l'emploi des formes verbales*. 1 vol. in-8° de 200 p. . . . . 160 —
- Tome II : *La syntaxe de l'interrogation*. 1 vol. in-8° de 284 p. . . . . 210 —

- REICHERT Madeleine. — *Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt*. I vol. in-8° de 248 p. — 1933 . . . 180 —
- REIDER Paul. — *Mademoiselle Vallantin*. Réédition. (Introduction par Gustave Vanwelkenhuyzen). I vol. 14 × 20 de 216 p. — 1959 . . . . . 150 —
- REMACLE Louis. — *Le parler de la Gleize*. I vol. in-8° de 355 p. — 1937 . . . . . 240 —
- REMACLE Madeleine. — *L'élément poétique dans « A la recherche du Temps perdu » de Marcel Proust*. I vol. in-8° de 213 p. — 1954 . . . . . 180 —
- ROBIN Eugène. — *Impressions littéraires* (Introduction par Gustave Charlier). I vol. 14 × 20 de 212 p. — 1957 . . . . 150 —
- RUELLE Pierre. — *Le vocabulaire professionnel du houilleur borain*. I vol. in-8° de 200 p. — 1953 . . . . . 180 —
- SANVIC Romain. — *Trois adaptations de Shakespeare : Mesure pour Mesure, Le Roi Lear, La Tempête*. Introduction et notices de Georges SION. I vol. in-8° de 382 p. . . . . 275 —
- SCHAEFFER Pierre-Jean. — *Jules Destrée*. Essai biographique. I vol. in-8° de 420 p. — 1962 . . . . . 300 —
- SEVERIN Fernand. — *Lettres à un jeune poète*, publiées et commentées par Léon Kochnitzky. I vol. 14 × 20 de 132 p. — 1960 110 —
- SOREIL Arsène. — *Introduction à l'histoire de l'Esthétique française* (nouvelle édition revue). I vol. in-8° de 152 p. — 1955 . . . 160 —
- SOSSET L. L. — *Introduction à l'œuvre de Charles De Coster*. I vol. in-8° de 200 p. — 1937 . . . . . 160 —
- THOMAS Paul-Lucien. — *Le Vers moderne*. I vol. in-8° de 247 p. — 1943 . . . . . 185 —
- VANDRUNNEN James. — *En pays wallon*. Réédition. I vol. 14 × 20 de 241 p. — 1935 . . . . . 150 —
- VANWELKENHUYZEN Gustave. — *L'influence du naturalisme français en Belgique*. I vol. in-8° de 339 p. — 1930 . . . . . 240 —
- VANWELKENHUYZEN Gustave. — *Histoire d'un livre : « Un mâle », de Camille Lemonnier*. I vol. 14 × 20 de 162 p. — 1961 . . . 130 —
- VANZYPE Gustave. — *Itinéraires et portraits*. Introduction par Gustave Vanwelkenhuyzen. I vol. 14 × 20 de 184 p. — 1969. 130 —
- VERMEULEN François. — *Edmond Picard et le réveil des Lettres belges (1881-1898)*. I vol. in-8° de 100 p. — 1935 . . . . . 110 —
- VIVIER Robert. — *L'originalité de Baudelaire* (réimpression revue par l'auteur, suivie d'une note). I vol. in-8° de 296 p. — 1965 . . . . . 210 —
- VIVIER Robert. — *Et la poésie fut langage*. I vol. 14 × 20 de 232 p. — 1954 . . . . . 160 —
- VIVIER Robert. — *Traditore*. I vol. in-8° de 285 p. — 1960 . . 210 —

---

« LA WALLONIE ». — <i>Table générale des matières</i> (juin 1886 à décembre 1892) par Ch. LEQUEUX. — 1 vol. in-8° de 44 p. — 1961 . . . . .	95 —
WARNANT LÉON. — <i>La Culture en Hesbaye liégeoise</i> . 1 vol. in-8° de 255 p. — 1949 . . . . .	210 —
WILLAIME Élie. — <i>Fernand Severin — Le poète et son Art</i> . 1 vol. 14 × 20 de 212 p. — 1941 . . . . .	150 —

*En outre, la plupart des communications et articles publiés dans ce Bulletin depuis sa création existent en tirés à part. Le présent tarif annule les précédents.*

**PRIX 40 Fr.**